

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 1

MONTRÉAL : 8 NOVEMBRE 1912

5 SOUS LE NUMÉRO

DEUXIÈME ANNÉE Dans la Youpinstrass

A tous nos amis

A quelqu'un qui lui demandait ce qu'il avait fait pendant l'année terrible, Talleyrand répondait finement : "J'ai vécu". Cette réponse nous la faisons à nos lecteurs. "L'Étudiant" a vécu toute l'année dernière; et ceux qui savent les misères de ce monde, diront avec nous que c'est superbe, pour un journal universitaire, d'avoir vécu une année entière, même de la seule vie matérielle.

Nous ne nous faisons pas illusion. Les premiers pas de ce petit rejeton de Laval furent chancelants. Les rédacteurs s'évertuèrent souvent, non à écrire des articles, mais à faire de la copie. Les vieux discours, sentant la classe de rhétorique, et les dissertations, chefs-d'œuvre d'un écologiste de belles-lettres, étaient sortis de leurs cartons, ressassés, et tout naïvement servis à des lecteurs bénévoles. Certes, la revue de l'an dernier méritait les critiques que l'on en fit au début.

Il faut quelque chose de mieux. La vie de l'étudiant est une vie transitoire, qui, de sa nature, ne laisse pas d'œuvre derrière elle. Notre journal, né d'une pensée modeste, d'un désir d'élever un peu l'esprit des camarades au-dessus du terre-à-terre où la majorité se complait, était surtout destiné à servir de lien d'union entre les différents facultés.

Le projet parut bien osé. Ce fut d'abord l'illusion d'un seul; les disciples peu à peu se groupèrent, et, aujourd'hui, que les temps sont meilleurs, "L'Étudiant" paraît grand format; il ouvre ses feuilles au bon vent d'enthousiasme qui souffle dans nos murs.

C'est notre intention de donner au journal, cette année, une portée plus grande.

Nous publierons aussi régulièrement que nos ressources nous le permettront les conférences d'économie politique de notre grand ami à tous, M. Edouard Montpetit. Un résumé très substantiel des conférences de M. Gauthier, le nouveau professeur de littérature, paraîtra chaque vendredi. Avec sa permission, nous ferons avec plaisir les honneurs de la publicité aux meilleurs devoirs, primés aux cours du lundi.

Les conférences si bien faites de M. Lagacé, sur l'Art ancien et moderne, iront par notre journal, chercher chez eux, d'abord des lecteurs, puis des auditeurs, aujourd'hui trop rares.

Nous aurons là, ce que les "Annales" de Paris, appellent leurs "cinq-à-six" littéraires.

Nos poètes et nos rimeurs, tous les talents, même les talents méconnus, trouveront chez nous l'hospitalité la plus large. S'il en est parmi les camarades qui sentent piqués par l'envie d'écrire en français, nous serons charmés de leur ouvrir nos colonnes.

Le succès ne viendra qu'à force de travail acharné. Ce sera notre parti. En retour, nous ne demandons qu'une chose, c'est la sympathie des camarades et leur appui.

Plutôt que de nous critiquer massivement, entre eux, ou dans une feuille étrangère, qu'ils nous adressent leur opinion, leurs suggestions; qu'ils nous envoient soit un article, soit une chronique. Ils seront "la couleur"; nous serons "l'ombre", et tout, dans le tableau, deviendra harmonie.

LA REDACTION.

L'ÉTUDE DU FRANÇAIS DANS TOUTES LES ÉCOLES

Sous ce titre, nous lisons dans le Canadian Collier's du 12 octobre 1912, cet intéressant article dont voici la traduction. Les vedettes sont de nous :—

"Au lieu d'augmenter, par tout le pays, les Anglo-Canadiens contre l'usage du français dans les écoles publiques, ne vaudrait-il pas mieux se demander pourquoi l'étude de la langue française ne deviendrait pas obligatoire pour tous nos enfants, à nous, hommes de langue anglaise.

Puisque nous avons commis la faute de laisser aux Canadiens-français, l'usage de la langue française dans leurs écoles, nous n'avons qu'un remède, c'est d'étudier nous-mêmes le français.

Le problème de l'accord des deux races au Canada, n'est pas près d'être résolu. Ce serait, certes, un grand pas de fait, si, plus tard, nos petits-enfants, à nous, Canadiens de langue anglaise, pouvaient être en mesure de comprendre, un peu mieux que nous-mêmes, nos compatriotes de langue française. Ainsi que le fait remarquer Henri Bourassa, le Canadien-français a l'avantage de posséder deux langues, deux histoires, deux littératures, alors que nous, nous ne parlons qu'une seule langue, la nôtre, et ne connaissons que notre histoire anglaise et notre littérature anglaise.

Tout ce que la plupart des Canadiens de langue anglaise connaissent des habi-

tants de la province de Québec, ils l'apprennent uniquement par la lecture de journaux voués aux intérêts d'un parti politique, journaux dont les correspondants (Québécois) sont naturellement enclins à dénaturer les rapports qu'ils envoient sur le Canada français, uniquement en vue de servir le parti. C'est la pure vérité; le Canadien de langue anglaise est tellement ignorant de tout ce qui concerne la province de Québec, et, ce qu'il connaît à moitié, est tellement emmêlé de préjugés, qu'il a raison d'en être tout honteux.

Ce pour quoi, en général, l'homme éprouve le plus de difficulté, c'est de se défaire de ce préjugé; que tout individu parlant une langue différente, ou vivant dans une région différente, doit lui être nécessairement inférieur.

Sauf l'argument des premières lignes, dont les prémisses nous paraissent détestables, et la conclusion très surprenante, tout l'article respire un air de conciliation remarquable. C'est à conserver.

C. E. B.

Le roi Louis XIV, avait coutume de dire qu'il ne faut pas se vanter trop tôt de l'avenir, parce qu'on dérobo à l'événement la grâce de la nouveauté.

V. CHERBULIEZ.

UNE PETITE REVUE DE NOTRE MONDE JUIF

Le Canada terre promise aux Youtres.

Ce brave et ineffable M. Blumenthal, échevin du quartier Saint-Louis, élu grâce à la bonne entente des Canadiens-français, annonça, il y a quelque temps, au monde stupéfié que le Canada était la terre promise des juifs.

Mon vieux, si tu crois avoir dit là quelque chose de nouveau, tu te trompes! Drumont, tu sais l'infâme Drumont qui seul dans toute l'Europe enjivée eut le courage de dire ce qu'avait fait de mal aux nations chrétiennes la race déicide, Drumont prédisait, il y a une vingtaine d'années que le Canada était la terre promise des hébreux.

Il a vu loin ce grand visionnaire des temps modernes!

Pauvre Canada, terre promise des youpins, quelle destinée!...

Montréal sera la Jérusalem nouvelle et la rue Saint-Laurent le ruisseau de lait et de miel dont parlent les livres saints!

Ayez confiance, Juifs, le Messie viendra!

Il descendra quelque part dans la rue Saint-Dominique. "à travers laquelle des juifs croûtés jusqu'à l'échine courent dans la boue après quelques pièces d'or". (Swedenborg).

Dans ces temps bénis, où la joie luira dans les regards classieux des youtres, ces derniers seront au nombre de cent mille.

Et au bout de cinquante ans, comme dit Drumont, il n'y aura plus de Canada, plus de société, plus de famille. Il n'y aura que des prostituées, des cabotins, des pornographes, des financiers véreux, des politiciens tripoteurs, des maîtres-chanteurs...

Henri Heine

A propos de maîtres-chanteurs, en fait-on un potin autour du nom de Henri Heine? Je proteste au nom des juifs contre la divulgation de la correspondance de Heine. C'est profaner une tombe que de dire à l'univers entier que cet écrivain "de la pomme rance" fut un maître parmi les maîtres-chanteurs de son époque!

Pauvre grand Heine, quel plaisir infernal peut-on donc éprouver à souiller ta belle figure de juif? Tu "tirais des carottes" de celui-ci ou de celui-là en le menaçant de dévoiler ses affaires de famille, par exemple, s'il ne déliait les cordons de sa bourse? La belle affaire. Et c'est tout ce qu'on peut te reprocher? Vétille, ma foi, "petty offense" comme dirait l'avocat Jacobs!...

Ah! que la haine est un mauvais maître, n'est-ce pas, Heine, maître-chanteur?

L'avocat Jacobs et le "Devoir".

Le "Canadian Jewish Times" publiait, il n'y a pas longtemps, la correspondance échangée entre M. Jacobs, avocat juif, et M. Henri Bourassa, directeur du "Devoir".

Vrai, c'était amusant d'entendre M. Jacobs se plaindre du fait que le "Devoir" avait mentionné qu'un israélite quelconque, condamné par le recorder pour avoir vendu de la petite bière remplie de bacilles, était bien un juif.

Il n'y a pas moyen de les regarder de travers, ces messieurs, sans qu'ils protestent.

Ils sont "tabous", n'y touchez pas!... Vous les admettez dans votre pays, ils s'engraissent à vos dépens et si l'un d'eux vous sert, contre du bon argent, de la petite bière avec 627,000 bacilles par pouce cube, vous n'avez pas le droit de dire : voilà un juif qui a du culot!...

Si vous osez prononcer ces paroles sacrilèges, il se trouvera un autre juif pour vous écrire une lettre de reproches sanglants et sur un ton de matamore.

Bernard Lazare, juif, écrivait un jour : "Les juifs entrent dans les sociétés mo-

PAX

Sous les arceaux bénis l'âme des encensoirs
Déroulait sa guipure aux rythmes des [cantiques,
Tandis que, récitant les oraisons du soir,
Nous nous vêtions de paix et de douceur [mystique.

Les cierges d'or, tremblant autour de [Postensoir,
Célébraient avec nous, la gloire Eucha- [ristique,
Et nous étions heureux du bonheur de [vouloir
Nous abimer au fond du sacré viatique;

Aussi lorsque, montant les degrés de l'autel,
Le célébrant, nimbé du reflet éternel,
Élevait lentement le Soleil de l'Hostie,

Dans le silence blanc et chaste de la nef,
Au moment où pieux nous nous courbions [du chef,

La bonté descendait dans nos coeurs, [infinie.

Albert DREUX.

10 novembre 1910

dernés, "non comme des hôtes, mais comme des conquérants".

À lire l'épître de M. Jacobs, on prendrait ce monsieur pour un conquérant qui va tout casser, tout broyer, tout pulvériser.

Prenez votre temps, M. Jacobs, il ne sert à rien de vous exciter!

Plaignez-vous, c'est votre droit, mais au moins trouvez des raisons qui vailent et laissez-moi de côté cette vieille et grossière équivoque que si nous dénonçons parfois les juifs, c'est parce qu'ils ne partagent pas nos croyances religieuses.

Il y a dix-neuf siècles que les juifs ont adopté cette tactique. En France, ils ont tout détruit : morale, famille, religion, armée et le juif Sémenoff ne craignait pas d'écrire un jour : "Vous vous croyez chez vous en France? Eh bien, nous vous en ferons sortir". Quelques français protestèrent, et il y avait de quoi, ce me semble. La réponse inévitable fut toujours la même : "Ne nous faites donc pas une guerre de religion".

Le juif est partout le même, nous dit encore Bernard Lazare.

Pas étonnant alors qu'on retrouve le même argument sur des lèvres de juifs canadiens quand un youtre est en mauvaise posture.

Guerre de religion!

Mais qu'est-ce que ça peut nous faire de savoir que vous attendez encore le Messie, et que votre religion vous défende de manger du cochon!

Il nous importe bien plus de savoir s'il y a danger d'empoisonnement à boire le jus de microbes que ce bon Max Adelson et ses pareils servent sous le nom de bière d'épinière.

Six cent vingt-sept mille bacilles par ponce cube!

Ne dites pas cela, érie Jacobs, respectez notre religion!...

Isaac, fils d'Abraham.

Circoncis.

"En vérité, il vaudrait autant avoir affaire à des gens qui n'ont point de religion qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à la direction d'intention; car enfin l'intention de celui qui blesse ne soulage pas celui qui est blessé. Il ne s'aperçoit point de cette direction secrète, il ne sent que celle du coup qu'on lui porte. Et je ne sais même si on n'aurait pas moins de dépit de se voir tué brutalement par des gens emportés, que de se sentir poignarder consciencieusement par des dévots".

PASCAL.

("Les Provinciales").